

Les Citoyen nes du livre #49 *Ma lecture du moment* Le mercredi 26 juin 2024

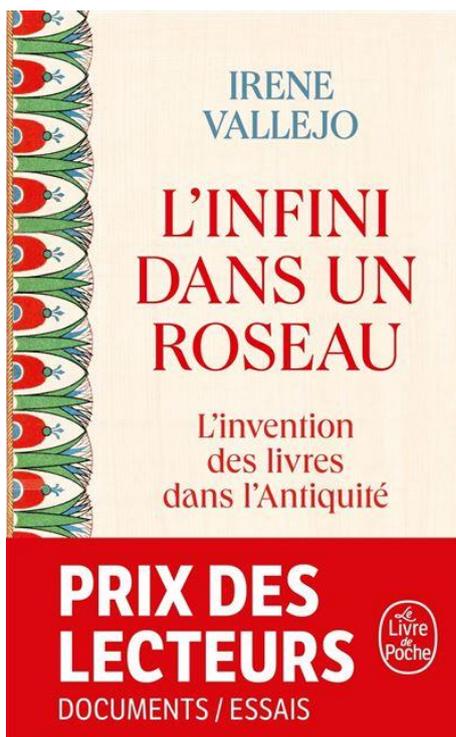
Pour cette 49^e rencontre du groupe de lecture s, tout est permis !
Un livre coup de cœur ou un livre coup de gueule. Une lecture entamée, stoppée, terminée
... ou à venir. A vous de voir ce que vous voulez partager lors de cette soirée.
Rendez-vous est pris. Et comme d'habitude, en toute convivialité !

Avec Jérôme, Fabien, Michel, Christian, Jacqueline et Victorine

Le tirage au sort donne Fabien comme premier intervenant qui souhaite un bon anniversaire à Michel et présente le livre de la philologue Irène Vallejo, ***L'Infini dans un roseau*** (Livre de Poche, 2023) sous-titré *l'invention des livres dans l'Antiquité*. L'autrice nous fait voyager, des aller-retours, entre la Grèce antique et notre monde contemporain sur un mode picaresque¹.

Extrait lu par Fabien (p.161-162) :

« Il y a six mille ans, les premiers signes écrits apparurent en Mésopotamie, mais les



origines de cette invention sont drapées de silence et de mystère. Quelque temps plus tard, et de façon indépendante, l'écriture fit également son apparition en Egypte, en Inde et en Chine. L'art d'écrire eut, selon les théories les plus récentes, une origine pratique : les registres de propriété. Ces hypothèses affirment que nos ancêtres apprirent le calcul avant les lettres. L'écriture vint résoudre un problème de riches propriétaires et d'administrateurs de palais qui avaient besoin de prendre des notes car ils avaient du mal à tenir leur comptabilité oralement. L'heure de transcrire des légendes et des récits n'était pas encore venue. Nous sommes des êtres économiques et symboliques. On commence par écrire des inventaires, puis des inventions {d'abord des comptes, ensuite des contes}.

Les premières notes étaient des représentations schématiques (une tête de bœuf, un arbre, une jarre d'huile, un petit homme). Grâce à ces symboles, les anciens propriétaires terriens recensaient leurs troupeaux, leurs bois, leur garde-manger et leurs

esclaves. Au départ, ils imprimaient ces formes dans l'argile au moyen de petits sceaux, et plus tard, ils les tracèrent avec des calames. Les dessins devaient être simples, et identiques, pour qu'on puisse les apprendre et les déchiffrer. L'étape suivante fut de représenter des idées abstraites. Sur les premières tablettes sumériennes, deux lignes croisées décrivaient l'inimitié; deux lignes parallèles, l'amitié;

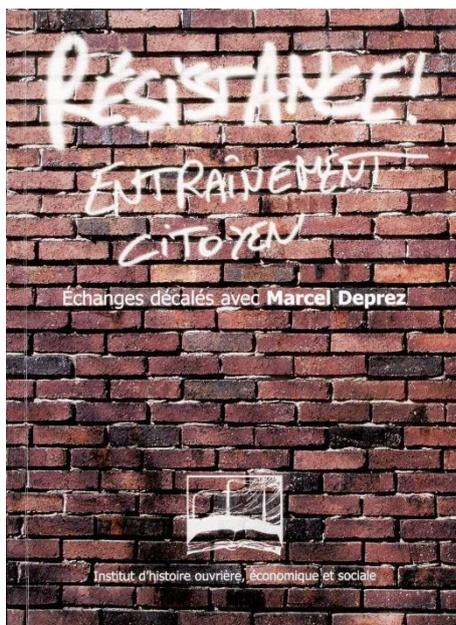
¹ Se dit d'œuvres littéraires dont le héros traverse toute une série d'aventures qui sont pour lui l'occasion de contester l'ordre social établi. (Le genre du roman picaresque a donné plusieurs chefs-d'œuvre au xvi^e et au xvii^e s. en Espagne et au xviii^e s. dans toute l'Europe.). Larousse en ligne

un canard avec un œuf, la fertilité. J'aime imaginer nos ancêtres savourant l'excitation de traduire pour la première fois leurs pensées ; quand ils découvrirent que l'amour, la haine, la peur, le découragement et l'espoir pouvaient s'écrire.

Bientôt un problème survint : il n'y avait pas assez de symboles pour rendre compte du monde extérieur et intérieur - des puces aux nuages, de la douleur dentaire à la peur de mourir. Le nombre de signes n'arrêtait pas d'augmenter, surchargeant la mémoire. La solution fut une de nos plus grandes inventions humaines, originale, simple, aux conséquences incalculables : cesser de dessiner les choses et les idées, qui sont infinies, pour dessiner à la place les sons des mots, qui constituent un répertoire limité. C'est ainsi, à travers de successives simplifications, qu'apparurent les lettres. En combinant des lettres, nous avons obtenu la partition la plus parfaite du langage, et la plus durable. Mais les lettres n'ont jamais abandonné leur passé de représentations schématiques. Notre «D» signifiait à l'origine une porte, le «M» le mouvement de l'eau, le «N» était un serpent et le «O» un œil. Aujourd'hui encore, nos textes sont des paysages où nous peignons - sans le savoir - le ressac de la mer, hantée par de dangereux animaux et des regards qui ne cillent pas. »

Débat sur la fin d'Alexandrie et sa volonté de rassembler toutes les connaissances du monde. Alexandrie qui n'était pas une bibliothèque mais un musée, c'est-à-dire un lieu dédié aux Muses grecques. Débat aussi sur la ressemblance entre l'esclavage au temps des romains et le travail à notre époque, notamment le fait que ceux qui dirigent (les grands/gros possédants) ne produisent rien, on peut imaginer qu'à l'instar des romains, nos riches contemporains méprisent le travail.

Christian nous parle lui d'un recueil d'article de Marcel Deprez qui s'accompagne de textes en son hommage, **Résistance ! Entraînement citoyen : Echanges décalés avec Marcel**



Deprez, édité par l'Institut d'Histoire Ouvrière, Economique et Social (une ASBL sérésienne) en 2008, un an après son décès.

Christian se base sur la biographie de l'IHOES qui nous dit que Marcel Deprez est « militant communiste dès 14 ans, il prend une part active dans la lutte contre le fascisme en Espagne d'abord, dans son propre pays ensuite où il s'implique dans la presse clandestine et prend les armes comme commandant d'un groupe de résistants armés en Ourthe-Amblève. Après la guerre, il poursuit ses études d'histoire et est reçu docteur. Son combat en faveur de la « résistance permanente », il le poursuit sur le plan pédagogique et culturel, persuadé que la culture est un des meilleurs remparts contre l'injustice et l'oppression. À travers ses diverses fonctions (il fut entre autres l'un des fondateurs de la direction générale de la culture de la Communauté française), mais aussi à travers sa participation active au

monde associatif, il a toujours eu à cœur de promouvoir l'éducation permanente et la culture populaire. »

Ce qui interpelle Christian est surtout le fait qu'un tel homme puisse tomber dans l'oubli, que plus personne ne connaisse ni son nom, ni ses actions. Et donc la nécessité de la transmission du savoir, la nécessité de l'éducation permanente, pendant belge de l'éducation populaire telle que désignée en France.

Christian nous lit deux extraits :

Marcel Deprez, *On va voter* (p.77)

« Nous sommes invités à le faire. Même par plusieurs personnes à la fois. Sans doute, cela ne changera rien. Des amis anarchistes m'ont appris dans le passé que « si les élections pouvaient changer la société, il y a longtemps qu'elles auraient été supprimées ».

Ce n'est pas mon avis, même si j'en partage la pensée.

Le droit de vote, il y a 160 ans, était la revendication des chartistes. Je les respecte toujours. Ils ont préfacé Marx et Engels. Aujourd'hui, cela fait 152 ans qu'on lit le Manifeste du Parti communiste. C'était hier. Et il y a 152 ans qu'on nous a offert des cerises au printemps, avec une Déclaration universelle des droits de l'homme. Parlons-en, elle généralise la règle du droit des hommes.

Nul d'entre nous n'a le droit de refuser le droit de vote acquis par nos ancêtres en se battant pour l'obtenir et en luttant pour le conserver.

Même si des amis pensent qu'il ne sert à rien...

Même si des voisins antipathiques s'en servent pour faire resurgir le fascisme. Il faut ensemble les réduire au néant, même si au fond de nous, nous sommes désabusés. »

Et

Mourad Boucif, *L'immensité et l'éternel...* (p.137)

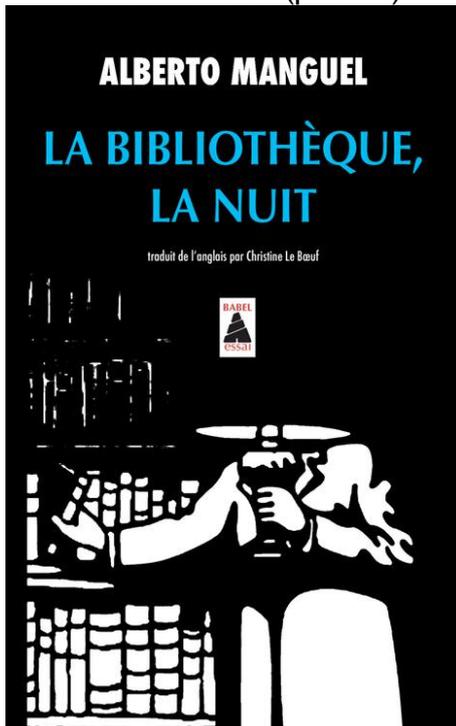
« Au mois de juin 2008, une dame m'interpelle et me demande si je souhaite écrire un petit texte autour des travaux, des actions de Marcel Deprez. Sachant mon intérêt et mon engagement dans la lutte contre l'exclusion sociale, cette personne à la voix profonde, a l'intelligence de comparer différentes réalités et expériences menées sur le terrain. L'idée me séduit, mais malheureusement, je me rends vite compte que je ne connais pas ce monsieur. Très ennuyé, je me documente et m'aperçois qu'il s'agit d'un homme très engagé ayant apporté énormément à la collectivité. La première question qui me vient alors à l'esprit, c'est comment est-il possible que je ne connaisse pas son engagement, ses actions ? Pourtant les questions liées à l'immigration, à l'exclusion sociale... m'animent, me font vibrer et font partie de mon quotidien. En me renseignant un peu plus notamment auprès d'autres acteurs de terrains, je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul dans la situation. C'est assez incroyable et vraiment dommage, car les réflexions, les actions que cet homme a menées sont si pertinentes, si riches... C'est probablement pour ces raisons qu'elles ne sont pas connues et mises en valeur... »

Les discussions se font autour de cet oubli des gens qui ont participé au progrès social sans être des stars. Le frère de Marcel, René, était un des fondateurs des Territoires de la Mémoire.

Jacqueline nous parle de deux livres, le premier qu'elle n'a pas aimé car il est trop « fleur bleue » et stéréotypé, **La Bibliothèque des cœurs cabossés** de Katarina Bivald.

L'autre livre, plus dense et plus intéressant est celui d'Alberto Manguel, **La bibliothèque, la nuit**.

Dont elle nous lit un extrait (p.25-26) :



« Pendant la journée, la bibliothèque est un royaume d'ordre. D'un bout à l'autre des passages identifiés par les lettres de l'alphabet, je me déplace avec une intention manifeste, à la recherche d'un nom ou d'une voix, convoquant les livres en fonction du rang et du classement qui leur sont alloués. La structure du lieu est visible : un labyrinthe de lignes droites, où l'on n'est pas censé se perdre mais trouver ; une pièce divisée en suivant un ordre apparemment logique de classification ; une géographie qui obéit à une table des matières prédéterminée et à une hiérarchie mémorable d'alphabets et de nombres.

Mais, la nuit, l'atmosphère change. Les bruits sont étouffés, les pensées plus sonores. "C'est seulement lorsqu'il fait noir que la chouette de Minerve prend son vol", notait Walter Benjamin, en citant Hegel. Le temps semble plus proche de cet instant à mi-chemin entre veille et

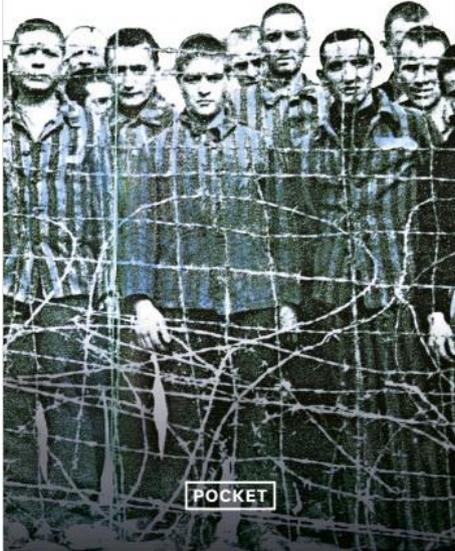
sommeil où l'on peut à son aise réimaginer le monde. A mon insu, mes gestes se font furtifs, mon activité se fait secrète. Je deviens une sorte de fantôme. Les livres sont désormais la seule présence réelle et c'est moi, leur lecteur, que les rites cabalistiques de lettres à peine entrevues convoquent et attirent vers un certain volume, une certaine page. L'ordre décrété par le catalogue de la bibliothèque n'est, la nuit, que pure convention ; il perd dans l'ombre tout prestige. Bien que ma bibliothèque ne soit pas soumise à l'autorité d'un catalogue, même des ordres plus anodins, tels que le rangement alphabétique par auteurs ou la division en sections par langues, trouvent leur pouvoir diminué. Libérés des contraintes quotidiennes, inaperçus à ces heures tardives, mes yeux et mes mains se promènent avec audace entre les rangées bien ordonnées, recréant le chaos. Un livre en appelle un autre, inopinément, en nouant des alliances entre des cultures et des siècles différents. Un vers et demi mémorisé suscite l'écho d'un autre pour des raisons qui, à la lumière du jour, restent obscures. Si, le matin, la bibliothèque suggère un reflet de l'ordre sévère et raisonnablement délibéré du monde, la bibliothèque, la nuit, semble se réjouir de son désordre fondamental et joyeux !

Ensuite elle nous parlera du passage sur la numérisation des livres dans lequel Alberto Manguel met en garde contre la destruction d'un livre physique au profit d'une numérisation. Il faut garder les deux au risque de tout perdre.

Débat sur l'importance de la lecture, du savoir, sur la conservation, l'accessibilité et sur la classification des livres. En Belgique, les bibliothèques publiques utilisent la CDU, classification décimale universelle créé par Paul Otlet et Henri La Fontaine qui ont voulu rassembler l'entièreté des savoirs en un lieu accessible à tous, ce qui a donné le Mundaneum à Mons. Henri La Fontaine fut récompensé du prix Nobel de la paix pour ses actions en 1913.

PRIMO LEVI

Si c'est un homme



Victorine pour sa première rencontre, nous présente Primo Levi, ***Si c'est un homme***. Sa lecture l'a bouleversée, et elle a senti la nécessité d'en parler avec d'autres et notamment de la question de ce qui fait humanité en nous. Le débat a tourné autour de ce thème, notre côté animal où la survie prime avant tout autre chose et en même temps l'absolue nécessité pour survivre de ne pas être seul, que celle-ci ne passe que par de l'entraide et de la solidarité. Du lien qu'on peut faire entre camps de concentration et capitalisme. « Le néolibéralisme entretient des relations fortes avec les régimes fascistes. Plus le capitalisme est sauvage, plus cela provoque une dérive sociale » dira un des participants.

**La rencontre se clôture sur le choix de la date et du thème du prochains
Citoyens et Citoyennes du Livre : le mercredi 18 septembre 2024 sur « les
animaux et la politique »**